

La naissance de la psychanalyse à Montréal. Numéro spécial de la revue Frayages. Société d'éditions Frayages, Montréal, 1987. 151 p.

André Paradis

Volume 41, numéro 3, hiver 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304601ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304601ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paradis, A. (1988). Compte rendu de [*La naissance de la psychanalyse à Montréal. Numéro spécial de la revue Frayages. Société d'éditions Frayages, Montréal, 1987. 151 p.*] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 41(3), 443–446. <https://doi.org/10.7202/304601ar>

La naissance de la psychanalyse à Montréal. Numéro spécial de la revue *Frayages*. Société d'éditions Frayages, Montréal, 1987. 151 p.

Si le comité de rédaction de la revue *Frayages* consacre son numéro de 1987 à *La naissance de la psychanalyse à Montréal*, ce n'est pas pour jeter les assises d'un chapitre inédit dans l'historiographie érudite de la discipline. D'emblée on nous fait remarquer que, du point de vue de l'histoire savante, tout reste encore ici à faire: «la structuration même du champ, la biographie scientifique des «pères», la constitution bibliographique et archivistique», d'où la recherche historique *sérieuse* pourrait prendre son envol. L'intention de ce numéro est beaucoup plus modeste: il s'agit d'abord de reconstituer un climat, une atmosphère, celle des années 1940-1960, et de retracer à travers la *souvenance* des premiers témoins, des premiers initiés, ces circonstances, ces acteurs et ces lieux obscurs qui furent à l'origine de la promotion et de la diffusion du savoir et de l'institution psychanalytiques ici même, au Québec. Une histoire mal connue, paradoxale même, et qui requiert, avant que ne s'y engouffre la batterie des historiens, l'écoute attentive du récit oral et «peut-être déjà un peu mythique» des premiers explorateurs, des derniers survivants, des anciens. «Les premiers fondements de toute l'histoire sont les récits des pères aux enfants», nous rappelle Josette Garon Léonard en se réclamant du mot de Voltaire. C'est donc sur le mode de la réminiscence et du témoignage — des Lussier, Clerk et Dansereau — que le numéro se construit, les enfants, curieux des signifiants de leurs origines, ne manquant pas de s'approprier les péripéties de ces récits excitants, de les faire circuler entre eux, de les commenter, d'en rajouter et — on eût pu prévoir cette passion indocile — de les soumettre même au crible de l'analyse. Car ce n'est jamais innocemment que l'on remonte ainsi jusqu'à ses origines: pour les uns, un simple accès de nostalgie ou même de mélancolie; pour les autres, un deuil à faire ou à finir, mais qui sait, peut-être aussi un cheval de bataille pour une épopée à venir. Il appert en tout cas qu'à travers ce détour par l'histoire, c'est aussi des misères et des espoirs actuels du savoir et de la profession psychanalytiques que l'on entend débattre.

On ne manque pas de nous rappeler d'abord, dans ses grandes lignes, la conjoncture particulière qui prélude à l'émergence de la psychanalyse dans les années 1940: époque de fin de crise et de réaménagements dans les mentalités, amenés par l'économie de guerre; époque d'un certain *positivisme* naissant qui, hérité de ses prémisses américaines et françaises, vient faire pendant à la norme spéculative et traditionnelle de la doctrine sociale de l'Église. Il semble que l'on se mette enfin à douter ou à redouter quelque chose. Ce premier temps de décentration et d'ouverture se matérialise, entre autres, par la mise sur pieds de l'École des sciences sociales du Père Lévesque (1938), de l'Institut d'Études médiévales et de l'Institut de psychologie du Père Noël Mailloux, dominicain (1942) dont François Peraldi aura l'heureuse idée de nous rappeler qu'il est toujours vivant. C'est le temps des premières «brèches», des premières explorations en périphérie au sein même du clergé, des premiers «écarts» laïcissants où l'on ose, si on peut s'exprimer ainsi, «moderniser» le thomisme, le mettre à l'heure du jour. C'est aussi l'époque des premières *permissions*, des premiers visas accordés aux esprits aventureux capables d'affronter la censure, des premières stratégies d'éloignement où il faut bien jauger la corde dont on dispose. Mais c'est aussi celle des voix plus nettement discordantes qui, parallèlement

à la revue *Cité Libre* et aux troubles d'Asbestos, conduiront à la ruade du *Refus Global*, à la peinture non figurative et aux échos québécois du surréalisme, déjà inspiré et séduit par les découvertes de Freud. Le contexte d'ensemble, introduit et résumé par Yvan Lamonde, aide à faire comprendre la conjoncture d'un mariage improbable entre le catholicisme québécois des années 1940 et la pensée freudienne revue et corrigée sans doute à la lumière des premiers exégètes du terroir. Mais il ne lève pas pour autant le paradoxe soulevé par le témoignage riche en couleurs et en informations d'André Lussier: comment expliquer en effet l'émergence et le rayonnement assez exceptionnel pour l'époque d'un enseignement institutionnalisé de la psychanalyse, qui draine religieux, théologiens, psychiatres, philosophes, postulants en psychologie et étudiants d'origine étrangère, dans un «Institut de psychologie qui appartient à la faculté de philosophie dirigé par les dominicains et chapeauté par le Cardinal» (p. 45)?

Il y a toujours, bien sûr, la passion de savoir, la passion qui rôde autour des jardins défendus, la passion du Réel, qu'on ne peut jamais tout à fait extirper, et dont firent preuve, Mailloux, Chentrier, Prados, Zilboorg, Scott et Ruddick en tête, les premiers disciples québécois de Freud, regroupés autour de l'Institut de Psychologie ou du Montreal Psychoanalytic Club. Ce n'est pas sans une certaine nostalgie qu'André Lussier et Gabrielle Clerk nous rappellent justement ici toute la ferveur et l'enthousiasme qui prévalaient en ces temps «heureux» d'avant la professionnalisation, d'avant le divan, d'avant la Société, lorsque la psychanalyse avait pignon sur rue dans le quartier de la philosophie et des sciences humaines et qu'on avait l'impression d'y interroger le monde. Sans balises disciplinaires et sans dogmes d'écoles. C'était, nous dit-on, le bon temps des conférenciers venus d'ailleurs, qui avaient tout à nous montrer, et des séminaires ouverts tout azimut où l'on pouvait presque jour et nuit, et jusque dans le décor de la forêt mauricienne, venir croiser le fer. On pourrait penser que c'est justement cette convergence humaniste des savoirs qui permit, d'une certaine façon, de *recupérer* et d'*inoculer* à la fois la passion de la psychanalyse. Mais on peut penser qu'il y eut aussi des malaises institutionnels plus ou moins ouvertement avoués, propres à cette période de mutation, qui permirent le creusage d'un corridor universitaire inusité reliant la rationalité scolastique lumineuse et le champ un peu plus embourbé et obscur des sous-bassements de la conscience. L'intervention de Lise Monette est sous ce rapport éclairante puisqu'elle nous fait voir, dans la foulée du témoignage de Lussier, mais lettres et analyse à l'appui, que la psychanalyse servit, dès ses premiers pas au Québec, à interroger non seulement le monolithisme répressif de l'éducation confessionnelle mais aussi l'authenticité de la foi, de la vocation et de la pratique religieuses. Il y avait indubitablement, ici même comme en France, un refoulé qui se cherchait des mots. Ce qui n'implique aucunement, selon le témoignage de Claude Lévesque, qu'on ait eu pour autant le sentiment de mettre la foi en péril, le vent allant bien davantage dans le sens de l'assainissement d'un climat de censure devenu de plus en plus difficilement supportable et dont Gabrielle Clerk nous rappelle qu'il avait même ses échos dans le cercle des professeurs et des postulants en psychologie: la sexualité féminine! Comment, diable, en traiter en effet en présence des femmes elles-mêmes? Avenir avec ou sans illusion, on pourrait même se laisser persuader que la psychanalyse contribua paradoxalement, à sa façon, à renouveler les termes du questionnement théologique et existentiel sur la foi et la pratique religieuse

tout en ne manquant pas d'introduire des clivages importants dans la perception du phénomène et de l'institution. La vie personnelle, tout comme la vie sociale, n'étant pas toujours qu'une simple question d'inclusion ou d'exclusion logique, cela pourrait expliquer à la limite que la passion régnante pour la psychanalyse ait pu même se transmettre, si l'on en croit Michel Dansereau, à travers le carreau d'un confessionnal. Psychanalyse et religion: il y a ici en tout cas pour l'historien des idées, des idéologies ou de la culture québécoises, une piste extrêmement intéressante à débrouiller.

Il y a aussi ce débat entre psychanalyse et médecine, entre psychanalyse et psychiatrie, toujours viscéral semble-t-il, et qui pose depuis toujours la question de la compétence et du droit de regard sur le corps et le désir des hommes. Ce n'est pas impunément en effet que l'on passe de l'école au cabinet, de la psycho-logie à la psycho-analyse. Le témoignage de Lussier évoque ici toutes les contorsions auxquelles durent consentir les membres fondateurs de l'Institut de psychologie de Montréal et du Montreal Psychoanalytic Club pour promouvoir, à Montréal, l'établissement d'un Institut de psychanalyse. C'est d'ailleurs ici, à partir du double impérialisme exercé, dès les débuts, par la faculté de Médecine de l'Université McGill et par l'Association américaine de psychanalyse, que les pères de l'Institut, faute d'avoir été eux-mêmes analysés, ou faute de formation médicale, durent peu à peu céder la place aux enfants: ceux-là qui s'étaient provisoirement exilés pour parfaire leur formation selon les normes convenues, bien qu'encore tout à fait disputées, de la profession. Jacques Mauger conclut à ce propos que «là où un Club avait été suffisant pour encercler la passion des non-analysés, une société était devenue nécessaire pour réunir les analysants devenus analystes» (p. 94). On convient assurément qu'il fallait bien qu'il y ait castration quelque part pour que la passion soit ainsi forcée de s'étendre plus loin. Mais cela n'empêche pas qu'on puisse aussi se demander si le cadre a infailliblement pour effet de rendre la passion créatrice. À suivre Peraldi, on pourrait penser que l'institution psychanalytique n'est pas plus exemplaire qu'une autre et qu'il lui arrive aussi d'achopper, en tant qu'instance d'organisation, sur ses propres fantasmes paranoïaques. La «marge psychanalytique», dont il nous brosse la très brève histoire, tout en nous entretenant sur la pédagogie qui l'anime, pourrait être, tout compte fait, l'un des garde-fous de la profession. Le siphon par où on pourrait renouveler sa provision d'air pur. Quoi qu'il en soit, on pourra toujours se demander si la passion et le rayonnement de la psychanalyse tiennent toujours le coup en regard de son passé juvénile des années 1940... et s'il y aurait malgré tout quelque chose de vrai dans la nostalgie d'un Lussier. Tout comme on pourra toujours se demander avec Mireille Lafortune ou Jean Bossé si l'on doit, plus que jamais, contester la légitimité de la paternité adoptive de la médecine psychiatrique. Il y a là, en tout cas, une rivalité qui mobilise encore bien des énergies...

On conclura ici que si le texte de ce numéro de *Frayages* porte bien sur l'histoire de la naissance de la psychanalyse à Montréal, c'est que l'histoire y est aussi prétexte. Prétexte à «laisser circuler» librement, nous dit Josette Garon Léonard, puisqu'il est toujours préférable de régler ses comptes avec ses origines. L'intention est thérapeutique. On pourra en ce sens reprocher à ce numéro son manque d'homogénéité et la disparité des objets et des niveaux de discours qui s'y jouent. Mais on y trouvera aussi, par-delà le caractère éclaté de «l'in-

formation», de très belles considérations sur notre passé littéraire et institutionnel: celles entre autres de Jean-Yves Roy qui, passant par une revue rapide de notre littérature nationale, nous entretient sur nos difficultés et nos espoirs d'en arriver à une pensée qui ne soit ni matricielle ni phallique, tout en sachant participer des deux à la fois. Il vaut la peine d'y aller voir.

*Département des sciences humaines
Université du Québec à Trois-Rivières*

ANDRÉ PARADIS